

Préface à la réédition

Ce petit livre, écrit au cours des années 1980 et publié en 1992, est le premier de mes essais. Comme les deux suivants, il a été réalisé parallèlement à un travail de fiction, en l'occurrence le récit plastique Un plan tramé, conçu pour les trois murs d'un lieu d'exposition. Le hasard a voulu qu'à chaque fois l'essai et la fiction furent apparentés par une figure commune. Pour Un plan tramé et Des relations édifiantes, ce fut la figure du biais, pour Le Stade et Révolutions sonores, celle du renversement, en ce qui concerne La Poursuite et Déductions du support, celle de la traversée.

Mais Des relations édifiantes et Un plan tramé sont également liés pour avoir été tous deux projetés à l'époque du « magazine des objets réfléchis » conséquences (1983-1991) dont j'ai été un membre actif et sur lequel planait la personnalité ombrageuse du théoricien du Nouveau Roman, Jean Ricardou¹. Or ce dernier venait de mettre en œuvre la notion de « mixte » dans son livre Le Théâtre des métamorphoses (1982), qui est en effet un mixte de fiction et de théorie. Et cette notion m'a fortement influencé. Si Un plan tramé est un mixte de texte et de travail plastique, Des relations édifiantes est un essai dont le style d'écriture – et notamment ses nom-

1. Pour une présentation assez juste de ce que fut le combat de Jean Ricardou, on se reportera à Vincent Kaufmann, La Faute à Mallarmé, l'aventure de la théorie littéraire, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2011, p. 116-124.

breuses descriptions – est emprunté aux fictions néo-romanesques et, plus particulièrement, à celles d’Alain Robbe-Grillet. De plus, la composition de l’ouvrage organise les objets qu’il présente selon une échelle croissante d’éléments : la fenêtre, l’habitation, l’immeuble, le quartier, la ville. Sous l’angle théorique enfin, ce premier essai a été écrit sous l’influence de la « science du texte », que Jean Ricardou était alors en train de fonder sous le nom de textique et qui parut si prometteuse au « disciple » que j’étais alors que je m’en suis aussitôt servi.

Mais la textique a hélas vite viré en des analyses comptables infinies dont je me suis détourné, convaincu que les organisations textuelles devaient accéder plus directement à la perception. Quoi qu’il en soit de cette dérive, les départs de cette discipline sont à la base des concepts de cet ouvrage. Malgré les réserves que je viens d’émettre, je n’ai pas modifié le texte de cet essai², qui est celui dans lequel j’ai cédé la part la plus importante au jargon. À la mode dans les années 1950-1970, déploré à partir des années 1980, le jargon me semble devoir échapper aux modes et être utilisé quand il est nécessaire. C’est le cas du terme « métafonctionnalité » qui est ici tout à fait licite. D’autres me paraissent aujourd’hui nettement moins nécessaires ou plutôt les garants un peu rapides d’une prétendue scientificité. Quoi qu’il en soit, et même si, par ailleurs, certains passages auraient sans doute mérités d’être plus développés, j’adhère toujours aux thèses qui sont ici défendues – freudisme mis à part. Quant à la façon dont le texte est écrit, et que je trouve aujourd’hui un peu affectée, le lecteur pourra

2. Le chapitre « Les penchants de la lecture » ayant été republié en 1993 dans Daniel Buren au Palais-Royal, Art Edition/CNAP, je lui ai apporté quelques modifications que j’ai réintégrées ici.

toujours se reporter aux réécritures que j’en ai données plus tard, l’analyse des Deux Plateaux dans mon livre sur Buren, l’analyse du Parc de la Villette de Tschumi dans Déductions du support. En revanche, une caractéristique de ces Relations édifiantes que j’ai conservée est que la forme de mes essais – et cela vaut également pour la monographie que j’ai consacrée à Daniel Buren, voire pour l’édition que j’ai établie des Écrits de Gérard Grisey – est toujours composée.

Longtemps j’ai pensé que ma défense de l’architecture métafonctionnelle n’était que la rêverie valéryenne d’un écrivain appliquée à l’architecture. Mais quand plus d’une quinzaine d’années plus tard, j’ai vu surgir les réflexions de Philippe Rahm qui revendiquaient, de façon autrement plus radicale, le même type de renversement appliqué à d’autres propriétés de l’architecture, j’ai pensé que ce petit essai était en quelque sorte « transformé ». Transformé par le fait que Philippe Rahm appliquait ce renversement non plus à l’espace volumétrique, pris pour le médium de l’architecture, mais aux propriétés météorologiques considérées comme base d’un nouveau médium de cette discipline. Il s’agissait alors plutôt d’analyser l’espace architectural en fonction de ses propriétés météorologiques, voire physiologiques, aujourd’hui aisément mesurables, afin d’inventer des architectures à partir de l’organisation de ces propriétés. Ainsi, « en renversant l’ordre hiérarchique entre la fonction et le climat », Philippe Rahm faisait-il l’hypothèse d’une architecture qui « pourrait ne pas répondre à un usage préétabli » et « dont la fonctionnalité émergerait “comme par hasard” de problèmes ou de solutions climatiques³ ».

3. Philippe Rahm, Architecture météorologique, Archibooks, collection « Crossborders », 2009, p. 102-103.

Enfin, le lecteur s'étonnera peut-être de que j'ai placé en exergue de cet ouvrage un propos de Derrida, la suite de mes essais ne s'étant guère rangée sous ce type de philosophie littéraire « continentale », en lequel je ne vois trop souvent que des proclamations invérifiables énoncées sur un mode oraculaire selon une méthodologie obscurantiste. Je croyais à l'époque, assez naïvement d'ailleurs, que se placer ainsi sous l'autorité d'un « grand philosophe » ne pouvait que consolider mon propos. J'ai par la suite mieux choisi mes exergues et me suis souvent bien plutôt servi de la philosophie dite « analytique », découverte peu après grâce au Genette de Fiction et Diction et, surtout, de L'Œuvre de l'art. Sans doute un philosophe comme Derrida s'est-il davantage intéressé aux objets qui m'ont moi-même retenu, de Mallarmé à Tschumi, mais c'est chez Goodman ou Searle, après les travaux de Genette et de Ricardou, que j'ai trouvé les concepts les plus opératoires. Quant à la prétendue sécheresse – parfois réelle – de la philosophie dite « analytique », je me suis pour ma part délecté de la façon dont écrivent Goodman, Searle ou Quine, le premier en raison de son humour⁴, le deuxième pour son impétuosité⁵ et le troisième pour le bonheur de certaines de ses formulations, telles ces « irritations de surface⁶ » par

4. « Malheureusement il se trouve que la plupart des œuvres d'art sont mauvaises. » Nelson Goodman, L'Art en théorie et en action (1984), trad. J.-P. Cometti et R. Pouivet, Paris, Éd. de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1996, p. 49.

5. Voir notamment John R. Searle, La Redécouverte de l'esprit [1992], trad. Claudine Tiercelin, Gallimard, coll. « essais », 1995.

6. « Nos irritations de surfaces [...] épuisent tous nos renseignements concernant le monde extérieur. » Willard van Ornam Quine, Le Mot et la Chose [1960], trad. Joseph Dopp et Paul Gochet, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1977, p.52-53.

lesquelles nos sens accèdent au réel. Loin de moi cela dit de prétendre qu'il y aurait deux sortes de philosophies que séparerait l'Atlantique, car la pensée, argumentée, concise et affichant ses sources, de Jacques Rancière m'a souvent retenu tandis que la plupart des thèses d'Arthur Danto me semblent irrecevables pour ne pas dire franchement réactionnaires. Quoi qu'il en soit, le spectre reste large sur la façon d'écrire des essais d'obédience théorique, des Fondements de l'arithmétique de Gottlob Frege aux Divagations de Mallarmé, en passant par la prose inégalable de Valéry – à la condition bien sûr de respecter l'adage de Quine empruntant à la métaphore de Neurath : « Le philosophe et l'homme de science sont sur le même bateau⁷. »

Mais pour revenir à l'exergue de Derrida, je dois dire à ma décharge – outre, il faut l'admettre, la pertinence du propos – que cela m'avait amusé de placer en première et dernière position du livre (car la citation est reprise à la toute fin du dernier chapitre) un passage dont le premier adjectif est le mot « premier » et le dernier le mot « dernier ». Et que la formule « le premier souci » trouve un écho au tout début du chapitre initial avec la formule « le double souci ». Bref, cet exergue est pris dans un réglage qui justifie à tout le moins sa place et ce réglage – on l'aura compris – est ricardolien.

(2016)

7. Ibid., p.28.